

LeVerbe



TÉMOIGNAGE

Kidnappée par Boko Haram

Une religieuse raconte

REPORTAGE

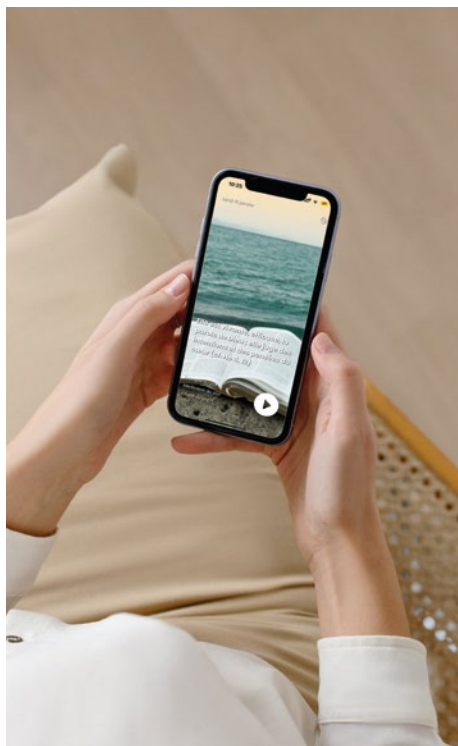
Accueil monastique

L'abbaye de Rougemont

Confessions, un film de

LUC PICARD

Entrevue avec le réalisateur



La prière a aussi son appli

Votre vie de prière souffre d'un manque de régularité? Un petit parcours bien choisi relancerait votre zèle? La Communauté de l'Emmanuel a concocté une petite application pour répondre à ce besoin. Même les plus fervents d'entre nous peuvent en tirer profit: *Prier aujourd'hui*. Si ouvrir l'application est encore un trop grand défi, vous avez toujours l'option de recevoir par courriel les contenus quotidiens.

Que ce soit le saint célébré, un commentaire de l'évangile, un chant de louange ou un parcours pour accompagner un temps liturgique donné, vous y trouverez de quoi vous humidifier la sècheresse... ou alimenter le brasier!

+ prieraujourd'hui.com/

Les rebuts des uns sont le trésor des autres

Êtes-vous de ceux pour qui les codes de récupération sur les emballages ont révélé tous leurs secrets? Si vous êtes en quête de nouveaux sommets écolos, Michel Perreault pourrait bien vous inspirer.

La « police verte » travaille à l'hôpital St. Mary de Montréal depuis 34 ans. Recycler, oui, mais surtout revaloriser ce qui est rejeté, mais non contaminé. En plus de tous les bénévoles qui fourmillent autour de lui, Michel Perreault a

développé tout un réseau d'organismes et d'entreprises d'économie sociale qui se partagent meubles, plastique, verre, etc. Avec les sommes dégagées, il a pu créer un Fonds vert qui finance des initiatives telles que des ruches sur les toits d'hôpitaux ou quelques milliers d'arbres plantés sur les sites des CIUSSS.

Ce qu'il espère? Un effet d'entraînement!

+ bleu.aptsq.com/croire-en-la-deuxieme-vie-des-objets/



Access+ pour des jeux accessibles à tous

Les professionnels qui travaillent auprès de personnes atteintes de troubles cognitifs ont un nouveau partenaire dans la création d'outils ludiques pour leurs patients. Asmodee a lancé la collection Access+, avec les jeux *Dobble/Spot it! Access+*, *Cortex Access+* et *Timeline Access+* à la fin de l'année 2022 en France et en Belgique. Elle sera bientôt disponible partout.

Sur son site, Asmodee explique comment et pourquoi cette collection a vu le jour: « [Nous avons] également fait appel à l'expertise d'un comité scientifique externe de professionnels de la santé, afin de créer des jeux pour les joueurs atteints de troubles cognitifs affectant la parole, les relations sociales, l'attention, le contrôle émotionnel, la planification et la mémoire. [...] »

L'équipe Access+ et ses partenaires adaptent et testent le matériel, les règles et la difficulté de ces jeux pour stimuler les fonctions cognitives. »

+ asmodee.ca/fr

CE QUE FEMME VEUT

Antoine Malenfant

antoine.malenfant@le-verbe.com

Près de la moitié des femmes regrettent d'avoir eu moins d'enfants que ce qu'elles auraient désiré. Et l'autre moitié, celle qui a atteint le nombre souhaité, se sent plus accomplie. C'est ce que révèle une étude menée pour le compte de l'Institut Cardus (2023) par le démographe Lyman Stone.

Sans aucun doute, ceux qui prétendent avoir à cœur les intérêts des femmes et des familles – conjoints, employeurs, décideurs – devront dorénavant porter attention à ces données. C'est quand même fascinant qu'après soixante ans de luttes féministes, la situation ait basculé de «je veux moins d'enfants pour avoir une carrière» à «j'aurais aimé avoir plus d'enfants, mais ma carrière ou mon conjoint ne me le permettaient pas».

Dans la même veine, je demeure hanté par cette histoire recueillie l'autre jour par mon épouse au creux d'une confidence. Une femme a quatre enfants, mais en aurait souhaité davantage. Son mari arrive un jour à la maison et lui annonce la surprise: il s'est fait vasectomiser. Son corps, son choix, me direz-vous. Peut-être. Mais affirmer cela n'efface en rien l'amertume et la petite violence de cette trahison.

Rapport accablant du Sénat canadien. Au cours des dernières années, plusieurs femmes issues des Premières Nations ont été stérilisées à leur insu ou de manière coercitive par des médecins assez brillants pour se substituer à la conscience de leurs patientes.

Qu'est-ce que ces femmes voulaient vraiment pour la suite de leur vie procréative? Difficile à dire. Surtout si l'on omet de leur demander avant de faire la ligature.

Un peu plus tôt cet hiver, la skippeuse française Clarisse Crémer a perdu le soutien du principal commanditaire de son voilier, la Banque Populaire.

Pourquoi un tel changement de cap? La navigatrice de 33 ans vient de devenir mère. Si l'on peignait une fresque à partir de cette saga sportivo-économique, elle serait *Le radeau de La Méduse* de notre siècle: le turbo-capitalisme – banquiers en poupe – est toujours prêt à larguer les femmes en mères...

Je me souviendrai longtemps de notre dernière veille de Noël. Des infirmières, des auxiliaires, des médecins – toutes des femmes – s'activaient autour de notre petite B. pour qu'elle vive. Leurs compétences techniques de pointe jumelées à la délicatesse de leurs soins ont eu raison du mal qui menaçait l'enfant. Paradoxalement, pour y parvenir, elles devaient être loin des leurs au réveillon.

Ce que femme veut, Dieu le veut. Il y a un épisode dans l'évangile de Matthieu d'où cette maxime populaire tiendrait possiblement son origine. Une Cananéenne, perçue comme mécréante par les Juifs à l'époque, voyant le Christ passer devant elle, se met à hurler pour qu'il sauve sa fille tourmentée par un mal obscur. «Jésus répondit: "Femme, grande est ta foi, que tout se passe pour toi *comme tu le veux!*" Et à l'heure même, sa fille fut guérie.»

Hommage aux femmes qui donnent la vie et à celles qui, par leurs soins ou leurs prières, rendent ce miracle possible. Même Dieu semble se plier à leurs désirs. Parce que, souvent sans même le savoir, elles font sa volonté. ■



Rédacteur en chef pour Le Verbe médias et animateur de l'émission *On n'est pas du monde*, **Antoine Malenfant** est diplômé en sociologie et en langues modernes. Il carbure aux rencontres fortuites, aux affrontements idéologiques et aux récits bien ficelés.

UNE PLACE AU SOLEIL

Valérie Laflamme-Caron

valerie.laflamme-caron@le-verbe.com

Je n'aime pas l'hiver. J'ai tout essayé pour m'y faire: choisir des vêtements chauds, apprivoiser le ski de fond, m'astreindre à des marches en nature. Je finis toujours par aller dehors par devoir plus que par plaisir.

Dès janvier, je fantasme sur l'été à venir. Quand mars arrive, je n'en peux plus. Je planifie un voyage dans le Sud en me faisant croire que je vais y aller. J'ai cédé deux fois, en 2012 et en 2018, et me suis envolée pour La Havane.

ÉCUEILS DES VOYAGES À RABAIS

Si nous sommes si nombreux à visiter les hauts lieux du tourisme de masse, c'est parce qu'on nous y promet un séjour sans soucis.

Comme le soulignait un sondage mené récemment par la revue *Protégez-vous*, ce que les touristes recherchent, c'est d'abord la sécurité et le soleil. À Cuba, en République dominicaine ou en Jamaïque, qu'importe! Or, l'expérience du «tout inclus» serait inaccessible au commun des mortels sans l'exploitation d'une main-d'œuvre à bon marché.

Selon le *Diario de Cuba*, les chaînes hôtelières de l'île sont contrôlées par le GAESA, un conglomérat d'entreprises militaires qui fait dans le blanchiment d'argent. Alors que le pays vit une des plus importantes pénuries de nourriture, on se déculpabilise en laissant aux femmes de chambre des bas de nylon, des rouges à lèvres et des fonds de pots de beurre d'arachides. On félicite le personnel d'être aux petits soins, en faisant comme si ces employés ne dépendaient pas de nos dons pour survivre.

EMBRASSER SA NORDICITÉ

Je n'aime pas l'hiver, au point d'avoir contemplé l'idée d'émigrer avec mon mari. C'est la présence de nos proches qui nous a retenus au Québec. On dira, avec raison, que je me lamente le ventre plein. Il n'empêche qu'il est démontré que le climat peut avoir des effets délétères sur la santé mentale des populations.

Dans son essai *Abolissons l'hiver!* publié au tournant des années 2000, Bernard Arcand recommande d'adapter notre mode de vie à notre environnement. Le défunt anthropologue voyait dans notre acharnement à la performance en toute saison un véritable déni du réel: «L'hiver est dur, cruel, méchant, cher et menaçant parce que nous faisons semblant qu'il n'existe plus.» Sa proposition: travailler l'été et consacrer l'hiver au repos, à la manière des agriculteurs. Renverser le calendrier impliquerait de prendre nos distances vis-à-vis de l'économie mondiale, qui elle ne prend pas de vacances.

Dans un autre sondage, mené avant la pandémie par un diffuseur national, un Québécois sur quatre avait indiqué prévoir aller dans le Sud une fois l'hiver installé. Au risque de me faire lancer quelques noix de coco, je vois d'un bon œil le fait que la hausse du coût de la vie rende les escapades au soleil moins accessibles. J'aimerais ne plus être tentée, chaque hiver, de m'envoler. Être assez bien chez moi pour ne pas avoir envie d'aller voir ailleurs. En n'acceptant pas les conditions de notre vie, nous nous rendons complices des violences perpétrées sur autrui. ■

Bernard Arcand, *Abolissons l'hiver!*, Boréal, 1999, 120 p.



Valérie Laflamme-Caron est formée en anthropologie et en théologie. Elle anime présentement la pastorale dans une école secondaire de la région de Québec. Elle aime traiter des enjeux qui traversent le Québec contemporain avec un langage qui mobilise l'apport des sciences sociales à sa posture croyante.



1620-1700

Marguerite Bourgeoys

Marguerite Bourgeoys est née le 17 avril 1620 à Troyes, en France. Sixième d'une famille de douze, elle est dotée d'une nature enjouée et un brin frivole. La Vierge la saisit néanmoins à l'âge de 20 ans où, lors d'une procession, sa statue la bouleverse si intimement qu'elle ne s'en trouve plus jamais la même.

Première marque de ce changement: elle intègre la portion externe de la Congrégation Notre-Dame de Troyes. Treize ans plus tard, son célibat et sa vocation incertaine lui servent enfin. De passage à Troyes, Maisonneuve, qui refuse de prendre avec lui des religieuses, car la situation en Nouvelle-France est trop instable, accepte d'emmener Marguerite comme missionnaire laïque.

À 33 ans, après avoir combattu la peste sur le navire et converti équipage et passagers du même coup, elle pose le pied à Québec le 22 septembre 1653.

Avec quelques compagnes venues aussi de France, elle accueille les Filles du roi à leur arrivée. Les célibataires se rendaient donc chez elle pour rencontrer leur potentielle épouse et passer au crible de la maîtresse de maison. Marguerite Bourgeoys a ainsi tenu la première agence matrimoniale du continent!

Femme de caractère, mais surtout femme de cœur, elle n'a jamais oublié ses premières amours: la Vierge et l'éducation des jeunes filles. Elle a reçu ses premières pupilles comme Marie a accueilli Jésus: dans une étable. Maisonneuve manquait d'espace pour l'école!

Une fondation n'attendant pas l'autre, les règles de la Congrégation de Notre-Dame (l'une des premières communautés de femmes non cloîtrées) sont enfin établies en 1698.

Pionnière jusqu'à sa canonisation en 1982, elle est la première sainte donnée par le Canada à l'Église. ■

A portrait of a middle-aged man with dark hair and a goatee, wearing a dark grey cable-knit sweater. He is looking slightly off-camera with a serious expression. The background is a blurred outdoor setting with autumn foliage.

À LA UNE

La **VIOLENCE** des gens ordinaires

Entrevue avec
le réalisateur
et comédien
Luc Picard

James Langlois
James.langlois@le-verbe.com
Photos : Les Films Opale

Le 31 mars 2009, au palais de justice de Québec, **Gérald Gallant, 59 ans, est condamné à une peine d'emprisonnement à perpétuité. Il est considéré comme l'un des pires tueurs à gages de l'histoire du Canada. Marié pendant 20 ans, résidant tranquille de Donnacona, cycliste, antidrogue... et bègue. On est loin du portrait typique du criminel. Il est pourtant accusé de 28 meurtres – dont celui de mon oncle – et de 12 tentatives de meurtre commis pendant la guerre des motards. Un autre de ses contrats s'est déroulé en 2000, dans le restaurant d'un ami de Luc Picard. C'est ainsi que le talentueux réalisateur et comédien québécois s'est intéressé à Gallant. Vingt-deux ans plus tard, le film *Confessions* voit le jour.**

Le Verbe: Dans d'autres entrevues, vous avez dit que c'était un défi d'incarner Gallant. Pourquoi?

Luc Picard: Gérald n'est pas fascinant. En fait, il l'est parce qu'il tue du monde, mais sa personnalité n'est pas fascinante. Des fois, tu as des « méchants » qui sont spectaculaires, par exemple Hannibal Lecter (*Le silence des agneaux*). C'est un psychopathe, mais il est charismatique. Gérald, par définition, n'est pas charismatique.

Comment tu fais pour intéresser des gens à un gars qui n'est ni charismatique ni sympathique, pendant deux heures? C'est un défi narratif, parce que tu ne veux pas montrer le fait que c'est un gars *plate*, un gars brun, mais en même temps, tu ne veux pas faire de lui quelqu'un de sympathique. Tu es pris tout le temps avec l'équilibre parce que, s'il est antipathique puis qu'il n'est pas intéressant, le monde va décrocher après 20 minutes.

Le défi, c'est de construire le film d'une certaine façon, afin que les gens aient le goût de l'écouter et qu'ils s'intéressent à ce gars et à son sort, mais qu'à la fin, ils sortent en disant: « Non, ça n'aurait pas été mon ami. »

Les journalistes **Éric Thibault et Félix Séguin, dans leur livre *Gallant: confessions d'un tueur à gages*, nous donnent l'impression qu'il était surtout un psychopathe. J'ai été personnellement touché de voir votre film qui montre un côté beaucoup plus humain de lui. Après le visionnement, j'avais de la sympathie pour lui en quelque sorte, sans rien enlever à ce qu'il a fait.**

Gallant est toujours aussi confondant parce qu'il a l'air vraiment d'un petit monsieur bien émotif. Quand il parle d'une fille sur qui il a tiré par accident dans un restaurant de Montréal, il se confond en excuses, il pleure. Il dit: « Je suis désolé. » Je ne crois pas qu'il *fake*, ses émotions sont réelles. Quand il parle de sa femme, dont il a gâché la vie, il pleure aussi. Mais quand il part en mission, il n'a pas les réflexes normaux d'autres êtres humains. Il est capable d'abattre des gens qui sont, dans sa tête, des méchants. C'est le « dilemme Gérald ».

C'est certain que, quand tu regardes ses interrogatoires – j'ai eu accès à presque toutes les vidéos de la police –, il est tellement émotif, tu hésites à le dire, mais il a quelque chose de touchant. Tu te demandes: « Comment ça se fait qu'un gars touchant en soit arrivé à faire ça? »

Je ne l'ai jamais rencontré. J'ai quand même passé beaucoup d'heures à le regarder et j'ai pas mal lu tout ce qu'il y avait à lire sur lui. Oui, il y a la pauvreté, l'absence d'éducation: il avait un quotient intellectuel de 86. Il bégayait. Sa mère a été vraiment cruelle avec lui. Elle l'attachait dans le placard, elle faisait des affaires assez cinglées. À l'école, il était la tête de Turc, il a toujours été rejet. Il a trouvé une chose dans laquelle il pouvait être bon: il était capable de tuer et il le faisait bien. Ça lui a fait une place dans un groupe où il pouvait être apprécié. C'est une criminalité vraiment miséreuse. Gérald, il n'était pas *bright*, il ne demandait pas un prix élevé. Il se mettait en danger. C'est comme une sorte de crime organisé, mais de pauvres.

J'ai l'impression que ça explique un peu, mais je me trompe peut-être...

C'est vrai ce que vous dites. Mon père et mon oncle ont été assassinés durant la «guerre des motards» et ils n'étaient pas nécessairement méchants. Ils ont été dans ce milieu un peu par la force des choses, presque par accident, ils se sont mis dans le trouble et ils ont fait des mauvais choix.

C'est effectivement banal, c'est souvent du monde bien normal...

Est-ce que c'est ça que vous avez essayé de faire, précisément? Que les spectateurs acquièrent une plus grande compréhension de ce que Gallant a vécu?

Moi, j'ai dit à tous mes acteurs: «On fait un film de pauvres.» C'est du monde pauvre, pauvre financièrement, mais pauvre intellectuellement, pauvre psychologiquement, ils sont comme des animaux. C'était un peu le mot d'ordre pour mes acteurs. Le film parle d'une couche de la société québécoise qui cohabite avec nous et qu'on ne voit pas, dont on ne parle pas, mais elle est là. La violence, je suis toujours étonné à quel point il n'y en a pas dans nos films, ou très peu. C'est très rare au Québec, comme si on se voyait comme du monde non violent. Or, on n'est pas non violent, on est super violent.

Ça ne montre pas aussi, d'une certaine manière, que monsieur et madame Tout-le-Monde peuvent être violents, qu'on a tous un potentiel de violence à l'intérieur de soi?

Oui, je pense que ça montre ça, en fonction des circonstances dans lesquelles on a été élevé. C'est clair. J'en ai rencontré beaucoup, des tannants. Ils sont assez fascinants, ces gens-là. C'est vraiment comme un univers parallèle; ils sont là, mais on ne les voit pas; ils sont partout, puis ils vivent tout un autre monde. C'est assez

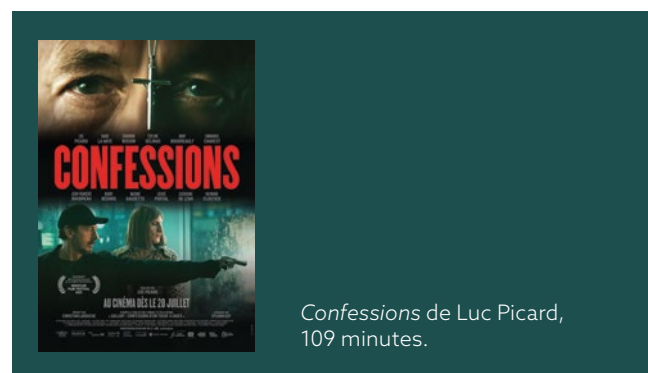
intéressant. On ne les voyait pas au cinéma, mais on commence à les voir de plus en plus. Tu vois, il y a un autre film (*Crépuscule pour un tueur*) qui sort bientôt sur Donald Lavoie, le tueur à gages à la solde des frères Dubois. Je voulais faire un film sur le clan Dubois [NDLR: principale organisation criminelle dans les années 1950-1980 à Montréal] il y a longtemps. Les frères Dubois m'ont mené à Gallant.

Ce n'est pas un type d'histoire ou de personnage qu'il vous arrive souvent de jouer? Je pense à *Omertà*, à *L'audition*...

Oui, un peu, mais pas tant non plus. Je n'ai rien inventé. Ce n'est pas pour rien, selon moi, qu'il sort tant de films sur le milieu criminel, que ce soit ici ou en France. C'est parce que, dans le milieu criminel, le vernis de la civilisation disparaît, donc tu as un accès plus direct à la nature humaine. Les criminels, c'est du monde vraiment direct, et je pense que c'est pour ça qu'avec eux, ce sont tout le temps des questions de vie ou de mort. C'est aussi pour cette raison qu'on est attirés par eux, parce que c'est plus intense et que ça donne de bonnes tragédies.

Plusieurs scènes dans le film m'ont particulièrement interpellé, dans lesquelles la question de la foi est présente, surtout la scène finale où l'on voit Gallant en train de prier. D'où viennent ces éléments?

Je pense qu'au départ c'était une idée de Sylvain Guy, le scénariste. Il voulait avoir un film avec une narration, et il a eu l'idée que ce soit Gallant qui se confesse à Dieu. Tout le long, il parle à Dieu. Je me rends compte que, dans mes films, il y a souvent des églises, des prières. C'est bizarre parce que je ne suis pas religieux du tout, mais c'est un truc qui m'intéresse parce que ça parle de la société québécoise. On a beau avoir rompu avec l'Église, ça fait quand même partie de notre ADN. Pour revenir à la scène de Gallant, il cherche la rédemption, il cherche à être pardonné. Bon, il s'adresse au Christ, mais en fait il s'adresse au spectateur. «Allez-vous lui pardonner?» Parce qu'il essaie de se pardonner à lui-même. ■



Il y a ceux qui sont abonnés au Verbe...

Ils sont heureux de recevoir par la poste 8 magazines par année dont 2 numéros spéciaux exclusifs de 116 pages.



...et ceux qui ne le sont pas.

Ils envient les premiers jusqu'à ce qu'ils décident de s'abonner gratuitement eux aussi.



ABONNEZ-VOUS MAINTENANT, GRATUITEMENT

le-verbe.com/abonnement
418 908-3438



ABBAYE DE ROUGEMONT

Les secrets de l'hospitalité

Myriam Lefebvre

myriam.lefebvre@le-verbe.com

Illustrations de Caroline Dostie

Qui ne rêve pas de calme et de silence, le temps de reprendre son souffle ? De nombreux monastères accueillent des retraitants de tous les horizons en quête de sens et de repos. *Le Verbe* a entrepris d'approfondir les secrets de l'hospitalité monastique en visitant l'abbaye cistercienne Notre-Dame de Nazareth, à Rougemont. Cette communauté propose une expérience bien particulière : entrer dans le temps des moines.

L'abbaye abrite une hôtellerie ouverte d'avril à novembre. La communauté, qui compte dix frères et un père abbé, vit des produits issus du verger. Pour elle, l'hôtellerie n'est pas un moyen de subsistance, mais plutôt le prolongement du mystère de l'accueil qu'elle expérimente dans la vie monastique.

Ici, la vie des moines est ponctuée par la liturgie des heures, sept offices où ils se retrouvent pour chanter ensemble les psaumes. Et c'est ce qu'ils souhaitent partager avec les hôtes qu'ils accueillent. C'est pourquoi ils leur proposent de prendre part à trois des offices qui rythment leur journée.

LE TEMPS PLUTÔT QUE L'ESPACE

Dans la salle de séjour se trouvent une dizaine de chaises berçantes disposées en cercle. Le père abbé, Dom Raphaël, se berce lentement. « Autrefois, on privilégiait l'espace en accueillant les hôtes, on leur donnait un espace de solitude, de silence, de paix. Maintenant, on a déplacé le curseur non pas vers la

dimension spatiale, mais vers la dimension temporelle. On vous invite à entrer dans le temps des moines, dans la prière des moines. »

« On veut offrir la chance de rencontrer une communauté priante, la chance de partager la prière avec eux, de chanter avec eux, de faire silence avec eux, de s'étonner avec eux, et parfois même de voir la joie ou la bonne humeur de la communauté ici et là. Au risque de souffrir certains manquements au silence... » (rires).

Peu avant la pandémie, la communauté avait amorcé une réflexion. Elle souhaitait offrir un témoignage de vie équilibrée non pas centrée sur le travail et les exigences de l'extérieur, mais sur la gratuité de l'accueil. Depuis 2021, les moines ont choisi de réduire leur capacité d'accueil, passant de 30 chambres à 10 chambres.

« Parce que la gratuité consiste à donner ce que nous avons et non pas ce que nous n'avons pas ; à donner ce que nous voulons et non pas à donner ce que les autres exigent. Sinon, on n'est plus dans la gratuité », explique le père Raphaël.

HÔTE : UN MOT, DEUX SENS

Sœur Guillemette est l'hôtière de l'abbaye. C'est elle qui accueille les retraitants, les guide vers leur petite chambre et leur explique le fonctionnement des lieux. « Beaucoup de gens me disent : "Quand j'arrive ici, je sens une grande paix. [...] J'arrive avec tous mes soucis et puis hop ! tout d'un coup, tout ça, ça tombe." »

Issue de l'abbaye cistercienne La Joie Notre-Dame en Bretagne, elle a elle-même été accueillie pour un long séjour de deux ans à l'abbaye de Rougemont. Elle s'est intégrée à la communauté pour partager son quotidien : prière, offices, repas. Son séjour tire à sa fin ; elle regagnera son abbaye dans quelques semaines.

Sœur Chantal Blouin est arrivée en septembre pour vivre une année de ressourcement. C'est elle qui remplacera sœur Guillemette dans ses fonctions d'hôtière. Alors que nous parcourons le sentier de la paix dans un petit boisé qui longe le verger, sœur Chantal parle de l'accueil qu'elle expérimente en tant



qu'hôte et de celui qu'elle souhaite transmettre. «Être accueillis nous amène à accueillir.» Pour elle, la vie des moines est le premier témoignage de l'accueil, non seulement de ses frères, mais du Seigneur.

LE TEMPS DE DIEU

«Les moines écoutent le silence parce que Dieu parle dans le silence.» Sœur Chantal confirme ce que nous avait dit plus tôt le père abbé. Bien que la vie contemplative des moines favorise l'intériorité et le silence, ils se permettent des échanges fraternels et ils aiment beaucoup plaisanter. La sœur, qui est organisée et qui aime structurer les choses, apprend à accueillir la vie comme elle se présente. «Ici, on prend le temps de vivre. Le temps de Dieu est

là.» Elle poursuit : «Que je sois dans la cuisine en train d'éplucher les pommes ou dans la chapelle en train de prier, c'est le temps de Dieu.»

Le frère Charbel a su mettre ses talents artistiques au service des jeunes. Musicien, peintre et sculpteur à ses heures, il est responsable de l'accompagnement des jeunes qui s'arrêtent à l'abbaye le temps d'un séjour à la chambre haute. Celle-ci a été créée en 2009 dans le but de permettre à des jeunes de 18 à 35 ans de venir vivre un temps de ressourcement et de discernement.

Que ce soit dans l'atelier d'arts ou de sculpture, les tubes de peinture alignés tout comme les blocs de pierre de différentes formes et couleurs invitent à la créativité. Ici, l'art est le moyen d'extérioriser les réalités intérieures et de

devenir attentif à sa propre dimension spirituelle, à sa relation au divin.

Les œuvres laissées par les jeunes sont un témoignage de fécondité artistique et spirituelle. Dans le salon, plusieurs instruments favorisent les séances musicales improvisées. C'est là que frère Charbel attrape au vol les réflexions qui jaillissent au rythme de la musique de Cat Stevens ou de Neil Diamond.

«L'accueil offert ici, c'est un moment, un temps pour se rencontrer eux-mêmes. Et dans la rencontre d'eux-mêmes, inévitablement, ils rencontrent un autre qui est au-delà d'eux-mêmes.» Il conclut en pesant chacun de ses mots : «En tout temps, dans ton existence, il y a quelqu'un qui t'attend pour t'accueillir et t'aimer.»

LE TEMPS DES MOINES

Il est 17 h 30, c'est l'heure de la prière des vêpres. Plus tard, la nuit s'ouvrira par l'office des complies.

Les frères sont installés de chaque côté du chœur, se faisant face. Les psaumes sont chantés par les moines qui se répondent et s'écoutent en alternance. À l'unisson, dans une grande simplicité, les voix en prière sont amplifiées par l'écho de la chapelle. Dans la nef, l'espace réservé aux visiteurs et aux retraitants, nous sommes invités à prendre part à ce dialogue. Comme un baume qui harmonise tout notre être. C'est un moment sacré partagé avec la communauté. ■

LE CIEL, C'EST LES AUTRES

Simon Lessard

simon.lessard@le-verbe.com

L'hiver, c'est l'enfer. Ce n'est pas moi qui le dis, mais Dante dans sa *Comédie*. Pour lui, l'ultime cercle de l'enfer n'est pas une fournaise de feu, mais un désert de glace réservé aux traîtres, ces briseurs de relation. Entièrement gelés et figés, ils ne peuvent même pas tourner la tête pour parler ou regarder autour d'eux. Ils sont tout à fait isolés, parce qu'ils ont refusé d'aimer. L'enfer est un enfer-mement sur soi, un châtiement que l'égoïste s'inflige à lui-même.

Comme Aristote, je me suis toujours méfié des ermites : « Personne, en effet, ne choisirait de posséder tous les biens de ce monde pour en jouir seul, car l'homme est un être politique et naturellement fait pour vivre en société. [...] Il est évidemment préférable de passer son temps avec des amis et des hommes de bien qu'avec des étrangers ou des compagnons de hasard. Il faut donc à l'homme heureux des amis ! »

Pour le philosophe grec, seuls une bête ou un dieu peuvent se passer des autres. Notre misère corporelle et spirituelle nous rend naturellement interdépendants. La solidarité est l'ultime remède à notre fragilité. Dans son *Dialogue*, sainte Catherine de Sienne attribue à la sagesse divine cette indigence originelle : « Pour les choses nécessaires à la vie humaine, je les ai distribuées avec la plus grande inégalité, et je n'ai pas voulu que chacun possédât tout ce qui lui était nécessaire pour que les hommes aient ainsi l'occasion, par nécessité, de pratiquer la charité les uns envers les autres. »

On ne peut être heureux sans les autres, sans rivière, forêt et atmosphère, sans famille, nation et culture, sans parents, amis et Dieu.

La croissance personnelle est un leurre, puisqu'il n'y a de croissance que collective. C'est tout un village qui élève un enfant et toute une planète qui fait germer un épi de blé. Le bonheur est nécessairement écologique et théologique. On ne peut choisir l'un sans l'autre, au risque de disjoindre ce qui est naturellement et surnaturellement lié : la création et le Créateur.

Et pour preuve : nos plus grandes joies et peines ne viennent-elles pas d'ailleurs de ce qui arrive aux gens dont nous sommes les plus proches, c'est-à-dire naissance, mariage, maladie, décès, séparation, réconciliation ?

La communion des saints, cette solidarité invisible dans le bien comme dans le mal, est le mystère chrétien qui peut nous sauver de la catastrophe climatique tout comme de l'enfermement individualiste.

La bonne question n'est donc pas : « Comment puis-je être heureux ? » mais : « Comment pouvons-nous être heureux ? » Car si le proverbe a raison de dire qu'un malheur n'arrive jamais seul, le bonheur non plus. La question éthique du bonheur est donc indissociable de la question politique du vivre-ensemble. Ce n'est pas pour rien que la langue française commande d'écrire toujours « heureux » au pluriel !

L'hiver, c'est l'enfer... seulement si l'on s'enferme chez soi pour s'isoler des autres. Pour ceux au contraire qui s'invitent pour partager leurs tables et leurs cœurs, le ciel estival est déjà là. ■



Journaliste au Verbe, **Simon Lessard** est diplômé en philosophie et théologie. Il aime entrer en dialogue avec les chercheurs de vérité et tirer de la culture occidentale *du neuf et de l'ancien* afin d'interpréter les signes de notre temps.

Sœur Gilberte Bussière

CAPTIVE *et libre*

Après une vie passée à travailler, on espère le repos tant mérité. Attendre paisiblement le dernier souffle, entouré des siens. Pourtant, à 75 ans, sœur Gilberte Buissière a dû se préparer à mourir autrement... lorsqu'elle a été prise en otage par des djihadistes de Boko Haram au Cameroun.

Sarah-Christine Bourihane
sarah-christine.bourihane@le-verbe.com
Photos de Maxime Boisvert

A l'entrée du couvent des sœurs de la Congrégation de Notre-Dame à Montréal, des consacrées en fauteuil roulant attrapent les derniers rayons de chaleur qu'il reste de l'automne. Sœur Gilberte arrive à la porte avec un large sourire et une grande simplicité, la même attitude qui a teinté sa manière de vivre l'enlèvement.

Comment cette femme originaire de Val-des-Sources (anciennement nommée Asbestos) s'est-elle retrouvée aux mains d'une organisation terroriste?

«J'étais très pieuse quand j'étais jeune, j'allais à la messe tous les matins. Mes parents me trouvaient trop religieuse», me lance-t-elle avec un rire communicatif.

— Eh bien, vous avez fini par le devenir!

« Oui! Je suis entrée dans la Congrégation de Notre-Dame en 1957. Un beau jour de l'année 1979, la supérieure générale me téléphone pour me proposer d'aller au Cameroun. Moi, au Cameroun? Je n'avais jamais pensé à ça. »

Sœur Gilberte s'envole pour un séjour qui durera... 35 ans. Dans les montagnes du nord du pays, elle parcourt plusieurs kilomètres à pied par semaine, d'un établissement scolaire à l'autre. La directrice d'école souhaite voir les jeunes se prendre en main, dans une région marquée par une pauvreté extrême où ne poussent que des épis de mil.

Alors que la famine sévit, les tensions croissent dans la région.





CRIER EN VAIN

Dans la journée du 4 avril 2014, l'évêque de son diocèse lance un appel à la vigilance : le groupe djihadiste nigérian Boko Haram menace d'intensifier ses opérations. L'avertissement était à prendre au sérieux : le soir même, trois otages seront enlevés au sein de la communauté chrétienne locale.

Le soir de l'enlèvement, sœur Gilberte s'endort très tôt, comme toujours. Elle doit se réveiller le lendemain à 4 heures afin d'accueillir les enfants qui viennent chercher des seaux pour puiser l'eau. Mais le matin du 5 avril, elle ne sera pas en poste.

« On ne s'attendait pas du tout à ce que ce soit nous. Mais ils ont pris des religieux qui venaient d'ailleurs parce que les ambassades finissent par payer. Le Nigeria était un pays encore plus pauvre que le Cameroun et les ravisseurs

essayaient d'obtenir de l'argent comme ça. »

Sœur Gilberte se réveille brutalement, encore plus tôt que prévu. Vers 23 heures, elle entend des bruits autour de sa case. Elle repère plusieurs hommes armés. L'un d'eux se met à scier le grillage en fer de sa fenêtre. Ses frères d'armes le poussent à l'intérieur. Fouillant partout pour trouver de l'argent, il expulse Gilberte dehors.

« Quand je suis sortie, je criais pour que mes compagnes des autres cases m'entendent. Quand l'homme a vu que je criais comme ça, il est

allé chercher ma robe, puis me l'a attachée autour de la bouche pour que je me taise. Je pensais que c'était un vieux chiffon ; j'avais peur qu'on m'empoisonne. J'ai décidé d'arrêter de crier. À ce moment-là, mes compagnes ont pensé qu'on m'avait tuée. »

LA LONGUE TRAVERSÉE

Dans ce récit cruel, sœur Gilberte glisse tout de même des pointes d'humour. « Imagine, j'étais en petite robe de nuit très mince ! C'était la canicule et on ne pouvait pas mettre d'épaisses robes de chambre. » C'est donc en petite tenue que la sœur doit avancer pieds nus dans un champ parsemé de grillages, de cailloux, de tiges de mil acérées et d'arbustes.

« En marchant presque toute nue, je me suis dit que j'étais comme le Seigneur dans sa Passion. Mais il nous a dit :

“N'ayez pas peur ; si vous mourez, c'est la vie éternelle qui vous attend.” Je n'avais donc rien à perdre. »

Elle finit par arriver à un véhicule qu'elle reconnaît. C'est la nouvelle voiture des sœurs, fenêtre arrière cassée. On l'installe sur la banquette du fond avec trois hommes masqués à ses côtés. Trois autres se trouvent en avant. L'un d'eux braque sur elle son fusil en permanence durant un trajet interminable de 16 heures, dans la chaleur et la poussière.

« Tu penses que c'est la mort qui t'attend. Je me sentais vraiment toute seule. Ces gars se moquaient de moi dans leur langue toute la durée du trajet. Je me disais que j'avais juste une chose à faire : prier. “Seigneur, tu es là, je ne suis pas seule. Je ne peux pas changer la situation, mais je peux changer mes attitudes. C'est à moi de vivre ce moment dans la foi, l'amour et l'espérance.” Je me rappelais les paroles de Jésus : “Je suis la résurrection, je suis la vie.” »

AU MILIEU DE NULLE PART

Au petit matin, Gilberte est rassurée de découvrir que le « vieux chiffon » est en fait une de ses robes, qu'elle pourra enfiler dès que possible. Elle est d'autant plus apaisée quand sa voiture rejoint celle de deux prêtres italiens, eux aussi pris en otage durant la nuit.

« Nous étions presque rendus au Nigeria. Les prêtres ont demandé si je pouvais sortir de la voiture pour venir avec eux. Ils ont pu m'obtenir une bouteille d'eau ; je n'avais pas bu du trajet. J'avais trop de dédain pour boire dans la gourde de mes ravisseurs. En montant dans leur voiture, ça a été le soulagement, je me sentais en sécurité. On allait maintenant être trois, au moins. »

On finit par les déposer au beau milieu d'une forêt, sans aucune indication. « Nous n'avions pas mangé de la journée. Il n'y avait aucun campement. On s'est couchés sur une natte, les uns à

côté des autres, avec une seule couverture. On n'a presque pas dormi. Parfois, un lézard arrivait. Des fourmis nous grimpèrent sur les pieds.»

Le lendemain, on leur apporte un grand bol de spaghetti froid et quelques biscuits secs en guise de déjeuner. Un bidon d'eau commun leur sert autant pour s'hydrater que pour se laver ou apprêter les aliments. Gilberte me montre la brindille qui lui a servi de brosse à dents et un bout de natte découpé pour se laver.

La même histoire se répète de jour en jour. Ils dorment à la belle étoile, allument un feu pour cuire des pâtes qu'ils assaisonnent avec une touche de sauce tomate en tube. «Du spaghetti, tu peux être sûre que je n'en mange plus!» me lance la sœur, dégoutée. De temps à autre, leurs jeunes gardiens leur apportent de petites surprises: du miel, un sac d'arachides...

LE CHEMIN DU CIEL

«C'est là qu'on voit que la foi est importante. Sans la foi, comment peut-on vivre une telle épreuve? C'est quand on n'a plus rien qu'il ne reste que Dieu», constate sœur Gilberte.

Le père Giampaolo, le seul des trois otages à disposer de souliers, trace un sentier de prière de 50 mètres dans la forêt. Tous les matins, il récite un passage de l'évangile de Matthieu, qu'il a mémorisé. En méditant cet évangile qu'ils tentent de graver dans leur mémoire, les otages marchent quatre kilomètres, parcourant le sentier plusieurs fois en boucle.

«Jamais je n'ai autant goûté la parole de Dieu et ressenti sa présence. Quand tu n'as rien, qui te sauve? C'est Dieu. On récitait aussi trois chapelets par jour pour que ce soit notre dernière journée de captivité.»

À l'approche de la fête de la Visitation, qui a lieu le 31 mai, sœur Gilberte entrevoit l'aube de leur libération. «C'était

« C'est là qu'on voit que la foi est importante. Sans la foi, comment peut-on vivre une telle épreuve? C'est quand on n'a plus rien qu'il ne reste que Dieu. »

notre fête patronale. J'étais sûre que toutes les sœurs de la congrégation priaient pour notre libération. Quand est arrivé le jour de la fête, rendu à midi, les prêtres m'ont dit que ma prédiction ne se présentait pas bien, car on n'avait pas encore reçu de nouvelles. J'ai proposé de prier encore.»

Dans l'heure qui suit, ils reçoivent la visite d'un homme en motocyclette, transportant avec lui des bouteilles d'eau. Du jamais vu.

«*Good news? Good news?*» Il acquiesce par un signe de tête, leur indique le chiffre quatre avec ses doigts. Au bout de 57 jours à ne recevoir aucune nouvelle, ils apprennent enfin qu'ils leveront le camp dès 16 heures.

RÉJOUIS-TOI

On les conduit dans une autre forêt, où ils sont attendus par 200 hommes armés qui encerclent leur voiture. Pendant une quinzaine d'heures, ils en sont encore à se demander ce qu'il adviendra de leur vie, même s'ils ont déjà consenti à la donner chaque jour.

«À un moment donné, on s'est dit qu'on ne serait pas libérés. On ne voyait pas les négociations progresser. Tout à coup, on m'appelle pour que je téléphone à un représentant du

Cameroun. Je demande qu'un prêtre m'accompagne. On a eu le ministre au téléphone. J'ai dit: «Dépêchez-vous, on n'en peut plus.»»

Les négociations arrivent à leur terme. Des sommes sont versées; sœur Gilberte n'en connaît pas le montant. Un avion les amène vers l'ambassade canadienne. Ils descendent à Yaoundé, au Cameroun, après deux mois de captivité.

Le feu des projecteurs est braqué sur eux. Sur une photo que me tend Gilberte, on la voit descendre de l'avion, portant cette même robe qui a servi à l'empêcher de crier. Ses yeux expriment maintenant une joie rayonnante. Victorieuse, elle fait le soulagement des sœurs de sa communauté et de ses proches, qui ont vécu sa disparition avec beaucoup plus d'angoisse qu'elle.

Maintenant revenue au Canada, sœur Gilberte soutient que son enlèvement aura été «la plus belle expérience spirituelle de [sa] vie». Ce n'est donc pas dans le silence d'un couvent qu'elle a le mieux goûté à la liberté de Dieu, mais devant la possibilité bien réelle, à tout moment pendant deux mois, d'une balle dans la nuque. ■

ENTRETIEN

L'acte d'humilité

Héritage, transmission et portes ouvertes
avec Marie-Hélène Voyer



Photo avec l'aimable autorisation de Marie-Hélène Voyer

Poétesse et essayiste, Marie-Hélène Voyer fait désormais partie du paysage littéraire québécois. Quelques mois après avoir fait paraître l'essai coup de poing *L'habitude des ruines* (Lux), où elle dissèque notre rapport trouble au territoire, à la beauté et au patrimoine, l'enseignante en littérature au Cégep de Rimouski récidive avec un recueil de poèmes très intime, dans lequel elle scrute la trame de son histoire familiale (*Mouron des champs*, La peuplade, 2022).

Le Verbe: La nostalgie traverse l'ensemble de votre œuvre. À un certain moment, vous évoquez le «façadisme», cette sorte de nostalgie sélective en architecture qui consiste à ne conserver que les façades de vieux édifices pour les intégrer à de nouvelles constructions qui rivalisent parfois de laideur. À vous lire, c'est à se demander si nous n'aurions pas plutôt besoin d'une nostalgie «intégrale» et non seulement sélective.

Commençons par la nostalgie. Je crois qu'il s'agit pour moi davantage d'avoir une loyauté envers ceux qui ont été là avant nous. Un devoir de mémoire, mais aussi un devoir d'ancrer nos enfants dans une temporalité plus grande. Je pense que c'est le point de départ de ma colère quand je me promène en ville avec mes enfants : tout est bétonné, tous les bâtiments sont interchangeables. Il n'y a pas de différence entre un concessionnaire auto, une épicerie ou un CLSC. Ce sont toutes des boîtes en tôle ondulée ultra vitrées.

Et puis la laideur... La laideur, je crois que ça étrangle les rêves, ça étrangle les projets collectifs. Comment peut-on espérer faire croire à des enfants que c'est important l'éducation, la culture, alors qu'ils apprennent dans des écoles déglinguées, des écoles qui tombent en ruine? On nous répondra qu'on n'a pas les moyens pour la beauté, que la beauté c'est un caprice, que la mémoire et le patrimoine, ce sont des passe-temps pour intellos. On est dans une logique fonctionnelle de rentabilisation au plus bas coût possible, et je trouve qu'on va droit dans le mur avec tout ça.

Dans *Mouron des champs*, vous retranscrivez la prière de l'«acte d'humilité» apprise par cœur enfant. Ça prend de l'humilité pour accepter de recevoir d'abord un territoire ou un patrimoine et accepter aussi de le transmettre. C'est quand même une attitude à rebrousse-poil de notre époque, non?

Oui, tout à fait. L'humilité, c'est probablement le seul ingrédient de mon legs catholique auquel je tiens. Je trouve que c'est une qualité à protéger dans notre rapport aux lieux que nous habitons, et aussi à ce que nous sommes, ce que nous représentons, ce que nous incarnons. Notre époque n'est pas le bout de l'histoire. Pourquoi avoir besoin de nous fabriquer une fausse royauté dans notre manière de fabriquer notre maison? Pourquoi imiter des châteaux, pourquoi imiter un luxe ou un exotisme? Je sens qu'on est en perte de repères.

Je pense que mon père m'a beaucoup légué cette importance de se créer un lieu signifiant. On a encore l'érablière familiale, et c'est un lieu d'accueil, un lieu où tout le monde peut venir sans avertir. On insiste là-dessus : personne n'a besoin de demander la permission pour venir à l'érablière. Le vieux camp en bois est toujours ouvert. Quand les gens arrivent, on chauffe le poêle, on met des bûches. Je pense qu'on manque de ces lieux pour mettre une bûche quelque part et parler entre amis et être toujours accueillis. Même nos églises sont désormais verrouillées en dehors des heures de messe, et ça, moi, je trouve que c'est une forme de violence. Ça devrait être toujours ouvert.

Si nous ne racontons pas à nos enfants les lieux qui les entourent, ils vont traverser leur monde en aveugles.

Comment peut-on conserver ce qui, collectivement, n'a plus de sens? Dans une société matérialiste, ce sont la santé et le confort qui semblent être l'ultime horizon de l'existence. Si une église est un bâtiment qui ne veut plus rien dire à personne, quelles pourraient être les raisons de la conserver?

Je pense qu'un regard sur le monde, ça se forge. Si nous ne racontons pas à nos enfants les lieux qui les entourent, ils vont traverser leur monde en aveugles. Il me semble que la mémoire et l'histoire ne devraient pas dormir uniquement dans les bibliothèques et les musées, pour quelques privilégiés qui ont le temps et les moyens d'y aller.

Quand je me promène avec ma petite fille de cinq ans dans Rimouski, elle voit un clocher puis elle me demande: «C'est quoi ça? C'est quoi un clocher?» Puis, je lui explique que c'était la première église en pierre de la région. Elle comprend qu'elle ne vit pas dans un présent perpétuel; elle comprend qu'elle n'est pas sortie du néant, que d'autres l'ont précédée.

Dans *L'habitude des ruines*, vous citez Fernand Dumont: «Le patrimoine devrait ramener aux sources d'une culture communautaire.» Impossible de ne pas penser à l'apôtre Pierre qui, dans une de ses épîtres, écrit aux membres de la communauté qu'ils sont les pierres vivantes de la construction qu'est l'Église. D'après vous, est-ce la résurgence d'une culture communautaire qui va permettre de sauver le patrimoine, ou c'est sauver le patrimoine qui va contribuer à nous aider à revivre un peu quelque chose ensemble?

J'ai l'impression que ça va partir des vivants. Il faut se rapailler les uns les autres et trouver des lieux aussi pour faire émerger nos espoirs collectifs, nos projets

de société. La pandémie est extrêmement violente pour ça: elle nous a relégués dans nos intérieurs, et là, ça va être un patient travail de se remailler les uns les autres. Si on n'a pas de lieux, si chaque fois qu'on désire se rencontrer, il faut payer pour aller dans un resto ou dans un bar, où est-ce qu'on pourra s'inventer?

Je suis une amoureuxse des terrains vagues. Laissez-nous donc des lieux qui ne servent à rien, laissez-nous des espaces pour respirer et s'inventer. Je trouve que les villes manquent de terrains vagues pour se fabriquer du communautaire, pour s'inventer un match de baseball en dehors des terrains autorisés. C'est peut-être parce que je jouais au baseball au travers des champs de vaches. (Rires.)

Il y a un passage central, dans *Mouron des champs*, où vous évoquez vos deux grands-mères, si différentes, comme deux faces d'un même amour. «Je suis fondée à parts égales par ces incarnations tiraillantes d'un même amour.» Dans la Bible, il y a aussi ce paradoxe. Le quatrième commandement demande d'honorer nos parents, alors que, dans la Genèse, Dieu avait demandé de quitter son père et sa mère. Je vois dans votre œuvre cette même tension: accepter nos origines pour mieux nous en affranchir. Est-ce juste?

Vous êtes probablement la personne qui m'en a parlé d'une manière qui ressemble le plus à ce que j'ai voulu faire. On passe notre vie à se nouer et à se dénouer de nos origines, constamment dans un double mouvement. J'ai toujours refusé de me chercher des généalogies glorieuses. Je sais qu'il y a des gens qui fouillent pour découvrir qu'ils sont parents avec Angelina Jolie où je ne sais qui. Moi, au contraire, je suis fascinée par les failles dans mon histoire, par des aïeux peu aimables, parce que je suis aussi peu aimable à mes moments. On est tous comme ça, ce mélange tiraillant d'imperfections. Et aussi, comment parler de ce qu'ils nous ont fait, en étant juste, en n'étant pas dans le reproche?

Ma mère s'est enlevé la vie il y a quinze ans. Quand son papa, mon grand-père, m'a dit ce matin-là: «On dira qu'elle est morte du cœur, on dira à tout le monde qu'elle est morte du cœur», je n'étais pas en colère contre lui. C'est sa douleur que j'entendais, c'est l'immense douleur et tout ce qui l'a fabriquée comme honte, humiliation, comme configuration par rapport au suicide à son époque.

Je refuse d'être dans l'accusation. En même temps, je ne peux pas passer ma vie avec des injonctions, des hontes qui ne m'appartiennent pas, et c'est ce que je

souhaite à ma fille aussi, de se libérer de moi ou de garder de moi ce qu'elle voudra bien, de trouver ses sentiers.

C'est ça que nous devons faire collectivement aussi, par rapport à notre passé ?

Oui, assurément. En fait, quand j'enseigne, j'essaie constamment de montrer à mes étudiants que le passé n'est pas un bloc monolithique. Pendant la Grande Noirceur, il y avait des gens qui s'aimaient, qui étaient heureux, qui faisaient des bébés. Il y avait des rêveurs, des espérants, il y avait des gens qui voulaient mieux, qui espéraient plus à toutes époques. J'espère que les élèves comprennent que ce n'est jamais tout noir ou blanc.

Quand vous m'avez contactée pour cette entrevue, je me suis vraiment questionnée. « Est-ce que je veux vraiment répondre à des questions d'une revue catho ? » Puis, je me suis dit : « Mais pourquoi [j'ai cette réaction] ? »

Je me rends compte que j'ai toujours eu un rapport très moqueur et frondeur face à l'Église. J'ai eu tous mes cours de religion, tous mes sacrements, parce que j'étais obligée. J'étais tout le temps en avant de la classe à piquer la prof, à montrer les paradoxes, comme si croire, c'était un signe de faiblesse. Finalement, je me rends compte que j'ai beaucoup changé. J'ai beaucoup de tendresse et d'admiration pour les croyants. Ma belle-famille est musulmane pratiquante. Ma belle-mère est adorable. Elle a 91 ans, elle fait ses cinq prières par jour et ça a toujours été serein entre nous. Elle ne m'a jamais demandé si je comptais me convertir à l'islam.

Je suis probablement baptisée à l'eau bouillante, c'est-à-dire que j'ai toujours eu un rapport assez malcommode, mais en même temps attendri, avec la religion. Je pense que je m'intéresse davantage à la culture qu'à la foi, je crois, parce que la foi, ce n'est pas résolu en moi. Au décès de ma mère, j'avais dit au curé : « Je ne crois en rien, de toute façon. » Il m'a répondu : « C'est un cadeau, la foi. Il ne faut pas que tu t'en veuilles. Un jour, tu le reçois ou pas. » J'avais trouvé que sa manière d'accueillir mon incroyance était quand même généreuse.

Je pense que j'ai gardé un peu de ce côté frondeur et l'orgueil aussi de dire : « Je suis capable de me débrouiller toute seule, j'ai pas besoin de ça, moi, la foi, j'ai les livres. » Nous choisissons nos dévotions peut-être.

Je regarde les croyants avec fascination et peut-être envie aussi. Je sais que vous ne serez pas d'accord et

que c'est un peu fou, mais quand j'essaie de nommer ce qui me fait résister à la foi, je réalise que je n'ai pas le goût d'être consolée. De mon point de vue, on dirait qu'avoir la foi, c'est être consolée, et que moi, j'ai un devoir de rester inconsolable, parce que ça m'anime. Gaston Miron, probablement le poète le plus important dans ma vie, dit ceci : « Nous sommes désespérément espérants. » J'ai besoin de ça, ce côté désespéré, et en même temps, je ne veux pas être consolée parce qu'être consolée, c'est trop confortable.

**Justement, je me demandais quelle était votre espérance. Il peut parfois être compliqué de concilier la nostalgie avec l'espérance. Pourtant, quand vous désirez transmettre quelque chose à vos enfants, être loyal envers les générations précédentes, ça prend une espérance, parce que, si le monde s'arrê-
tait après vous, vous ne feriez pas ça.**

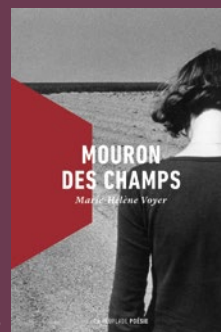
Tout à fait. Être « désespérément espérant », c'est peut-être notre destin. En tout cas, je pense que ça va passer par l'accueil, le plus grand accueil possible. C'est peut-être mon côté très rural, mais chez nous, je n'ai jamais dormi avec une porte verrouillée, de 0 à 18 ans. Je pense que c'est une métaphore qui m'a beaucoup marquée ; on ne barre pas la porte dans le 3^e Rang du Bic pour dormir. Il y a toujours de la place, les gens n'ont pas besoin de s'annoncer, c'est une valeur incontournable. Les gens n'ont pas à prendre rendez-vous pour venir à ma rencontre. Je veux qu'on lègue ça, l'accueil et la vie bonne pour le plus grand nombre.

On va parler aux croyants, là : il faut bâtir des arches [de Noël] partout, parce que ça ne sera pas beau, ce qui nous attend. Je ne veux pas être apocalyptique, mais on va avoir besoin d'ouvrir grand nos portes, tout le monde, de toutes les manières possibles. ■



1.

1. *L'habitude des ruines*, Lux, 2021, 216 pages.



2.

2. *Mouron des champs*, La Peuplade, 2022, 216 pages.



DES CHIFFRES ET DES MOTS

360 millions
de chrétiens fortement
PERSÉCUTÉS
soit **1** chrétien sur **7**

4 542 chrétiens
DÉTENUS
dans le monde

15
chrétiens **TUÉS**
par jour

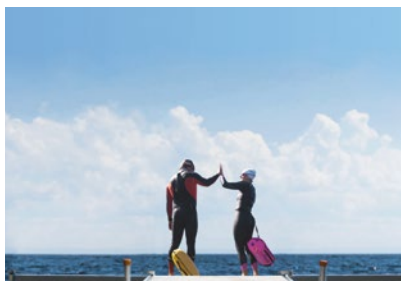
Sources : Index mondial de persécution
des chrétiens 2023,
du 1^{er} octobre 2021 au 30 septembre 2022.
www.portesouvertes.fr

À DÉCOUVRIR SUR LE-VERBE.COM



Sauver l'homme au masculin
de Maxime Couture

« Il y a bien des raisons de célébrer la Journée internationale de l'homme, mais il ne faut pas s'empêcher de parler de la masculinité. »



La folle traversée de Philippe Belley pour aimer et être aimé
de Laurence Godin-Tremblay

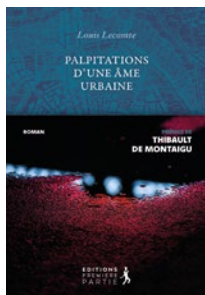
« L'histoire et le documentaire du réalisateur Philippe Belley témoignent d'une quête inassouvie pour apprendre à aimer et être aimé. »



La psychologie positive, une mauvaise horticulture
de Thomas Plouffe

« Pourquoi la psychologie positive est-elle si populaire et lucrative? Elle est la pièce psychologique ajustée au casse-tête postmoderne. »

LA RÉDAC RECOMMANDE



Louis Lecompte,
Palpitations d'une âme urbaine,
Première Partie, 2022, 130 p.

Nous avons tous une histoire de pèlerinage intérieur nocturne à raconter. La mienne a pour cadre l'abribus devant la Pyramide, à Sainte-Foy. J'attends le 7 pour rentrer à la maison après le visionnement d'un film au Clap quand une angoisse profonde me saisit : est-ce que c'est ça, la vie? Pourquoi là? Quel est l'élément déclencheur? Aucune idée. Nos misères profitent souvent de la nuit pour se révéler. C'est aussi à une sorte d'épiphanie nocturne que nous invite l'auteur de

ce roman. Comment vivre dans le monde sans se laisser happer par lui? C'est un peu la question que tout chrétien se pose, d'autant plus aujourd'hui, quand les offres de divertissements s'arrachent la moindre seconde de notre attention, quand le paraître étouffe l'être. Est-ce que la radicalité de la foi pourrait être la réponse – le cri de ralliement de la résistance?

Il y a de ces livres dont on ne sort pas indemne... À vos risques et périls! (J.B.)

Le Verbe témoigne de l'espérance chrétienne dans l'espace médiatique en conjuguant foi catholique et culture contemporaine.

Sans publicité, Le Verbe médias est financé par les dons de son auditoire. Nous remettons automatiquement un reçu de charité pour tout don de 50 \$ et plus ou sur demande pour tout autre montant.

Visitez le-verbe.com pour contribuer ou vous abonner gratuitement et recevoir 6 numéros de 24 pages par année et 2 numéros spéciaux de 116 pages en prime.

CONSEIL DE RÉDACTION

Ariane Beauféry,
Noémie Brassard,
Maxime Huot-Couture,
et Valérie Laflamme-Caron.

DIRECTRICE GÉNÉRALE

Sophie Bouchard

RÉDACTION

Brigitte Bédard,
Jessye Blouin,
Benjamin Boivin,
Sarah-Christine Bourihane,
James Langlois,
Simon Lessard
et Antoine Malenfant

GRAPHISTES

Émilie Dubern
et Marie-Pier LaRose

RÉVISEURS

Robert Charbonneau
et Florence Malenfant

ABONNEMENTS ET SECRÉTARIAT

Magdalie Nadeau

Les illustrations des pages 3, 4 et 13
sont de Marie-Hélène Bochud.

Photo de couverture :
Les Films Opale

Le Verbe est imprimé chez Imprimerie HNL
et est distribué par À l'Affiche 2000 inc.
et Diffumag.

Port payé à Montréal, imprimé au Canada.

Dépôts légaux:
Bibliothèque et Archives Canada;
Bibliothèque et Archives nationales du Québec.
ISSN 2371-4670 (imprimé)
ISSN 2371-4689 (en ligne)

Ce magazine utilise la nouvelle orthographe.

Financé par le gouvernement du Canada

Canada

2470, rue Triquet, Québec
(Québec) G1W 1E2
Tél. : 418 908-3438 • info@le-verbe.com
www.le-verbe.com

Crédit : Unsplash - Nathan Dumlao

Chaque
mercredi
matin,
retrouvez
l'équilibre
avec
notre
infolettre.

ABONNEZ-VOUS MAINTENANT.

le-verbe.com/infolettre





FAITES LE LIEN



RELIEZ FOI ET CULTURE.

Contribuez à notre campagne majeure.

LeVerbe
médias